This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

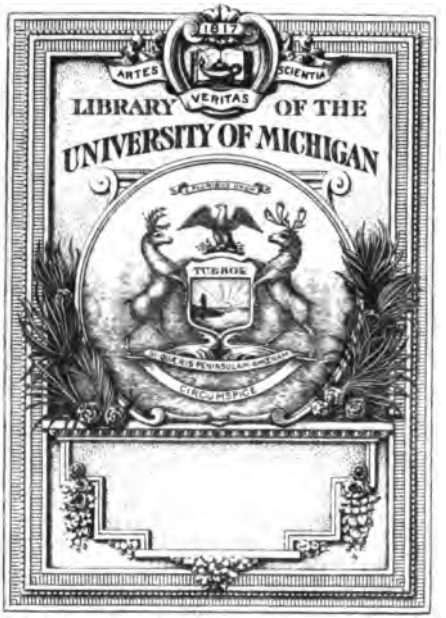
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

2022
.P12
F33

A 3 9015 00370 438 7
University of Michigan – BUHR



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

LES FEMMES DUELLISTES

OU

TOUT POUR L'AMOUR,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

PAR PRÉVOST,

ARTISTE DRAMATIQUE,

ET DIRECTEUR DU THÉATRE SANS PRÉTENTION;

REPRÉSENTÉE pour la premiere fois à Paris, le 2 complémentaire, an 8 de la République Française. -- 1800.

Prix, 1 liv. 4 s.

A PARIS,

Chez J. L. PERREAULT, Imprimeur, Rue et Porte St. Denis n.° 21 en face de la rue Tracy.

AN VIII. --- 1800.

PQ
2022
.P12
F33

PRÉFACE.

Il est d'usage d'en mettre une à la tête d'un ouvrage, si foible qu'il soit, cela dispose le lecteur. Dans cette préface l'auteur rend compte des motifs qui l'ont engagé à le faire. Moi, qui n'en ai eu aucun que celui de faire servir des habits très-petits, que j'avois achetés par hasard, et qui n'étoient bons que pour des femmes; que dirai-je au lecteur? Rien, et je crois que c'est le meilleur. Car, l'on me diroit: comment, nous avons un si beau champ pour exercer la plume des écrivains, et vous allez composer un ouvrage sur un sujet aussi mince que le vôtre: sous le règne de la liberté! Vous êtes punissable. Doucement lecteur, vous n'avez pas lu la tirade de Figaro dans son mariage, dans lequel il dit, qu'il a la liberté d'écrire; mais il observe bien à quelle condition. Aussi cette liberté a t-elle donné naissance à une infinité d'ouvrages qui ne sont qu'un ramassi de mots sales, dégoutans, remplis de pitoyables calembourgs qui ont entièrement perdu le bon goût, et sont devenus tellement en vogue, qu'un ouvrage de morale se trouve proscrit. Je conviens que c'est malheureux; mais que faire? Il faut braver la mode,

me direz-vous ? Vous avez raison. Mais la liberté de Figaro donc ! (Vous vous trompez, la liberté n'a jamais été aussi grande ;) c'est vrai puisqu'elle laisse le pouvoir de faire ce qui nuit aux mœurs ; mais comme ce n'est pas mon intention d'en profiter pour cet usage, j'aime mieux courir les risques que mon ouvrage ait moins de vogue et n'avoir rien à me reprocher. Dans celui-ci je n'ai donc pas suivi l'usage, puisque je me suis renfermé dans les bornes des règles théâtrales. J'ai observé la vraisemblance. Je n'ai employé ni décors, ni costumes, encore moins de spectres, de démons, de magie, de combats, de poudre, de fumée etc. etc. Bien des personnes diront ? ah ! vous nous privez d'un grand plaisir ! pas de fumée ? nous n'aurons point de motifs de tousser et cracher en allant voir jouer votre pièce ; nous serons donc forcés de l'écouter tranquilement jusqu'à la fin, ou nous en aller ? J'ai la sotte présomption de croire que vous ne vous en irez point. C'est ma 44.e pièce, et j'ai le bonheur de voir que tous les jours on écoute les autres avec indulgence. J'espère qu'il en sera de même de celle-ci malgré tous ses défauts.

Ne croyez pas cependant que j'en voudrois à ceux à qui elle ne plairoit pas, car j'ai autant travaillé pour mon plaisir que pour le vôtre. Si j'ai réussi, alors le mien sera double, car je n'en éprouve jamais tant que lorsque je peux contribuer à celui de mes concitoyens.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LÉANDRE, amoureux d'Araminte, frere d'Isabelle.	Cen. *Blivet.*
OCTAVE, amoureux d'Isabelle, frere d'Araminte.	Cen. *Augustin.*
ARAMINTE, amoureuse de Léandre, sœur d'Octave, elle est déguisée en homme sous le nom de Floricour.	Cne. *le Sage.*
ISABELLE, nièce de Géronte, amoureuse d'Octave et sœur de Léandre, déguisée en homme au 3.e acte.	Cne. *Émilie.*
FRONTIN, valet de Léandre, sous le nom de Roland.	Cen. *Josquin.*
ANGÉLIQUE, suivante d'Araminte.	Cne. *Leautier*
GÉRONTE, oncle de Léandre et d'Isabelle.	Cen. *Lefèvre.*
BONTEMS, jardinier,	Cen. *Prévost.*

La Scène se passe dans une grosse Auberge près d'une grande Ville.

L'action commence le matin et finit le soir.

LES FEMMES DUELLISTES OU TOUT POUR L'AMOUR, COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un Salon qui communique à différens Appartemens.

ARAMINTE, ANGELIQUE.

ANGÉLIQUE.

Eh bien, madame, depuis quinze jours que nous sommes dans cette hôtellerie, je ne vous trouve plus si gaïe. Les jardins en sont pourtant bien agréables, vous y avez en outre retrouvé l'objet que votre cœur adore. Depuis cinq ans que nous sommes à sa poursuite, sans pouvoir le rejoindre, nous avons enfin réussi. Il ne vous manque plus à présent que de vous faire reconnoître.

ARAMINTE.

Cela est vrai; mais je suis décidée, plus que jamais, à me tenir cachée. Léandre lorsqu'il me vit sous ce déguisement ne m'a point reconnue.

ANGÉLIQUE.

Cela étoit bien impossible. Vous n'étiez guere liée avec lui lors de son départ, Vous vous étiez vu très-peu chez votre père quoique votre union ait été décidée, et que vous fussiez sur le point de l'épouser.

ARAMINTE.

Ma chere Angélique, que je me suis trompée, lorsque son pere me le proposa pour époux! il me jura que j'avois fait sur son cœur une impression qui ne s'effaceroit qu'à la mort. Je n'ai pu lui déguiser que je partageois son sentiment; cependant il s'est éloigné, et depuis cinq ans nous n'avons point reçu de ses nouvelles.

ANGÉLIQUE.

Vous ne devez pas lui en vouloir de cette fuite; puisque c'est vous qui en êtes l'auteur, votre pere vouloit vous donner pour époux un homme puissant que vous n'étiez pas susceptible d'aimer, et qui auroit fait le malheur de votre vie, puisque vos cœurs ne s'entendoient pas. Moi, je l'ai fait consentir de ne point gêner votre inclination; comme c'est un homme raisonnable, il a senti la justesse de mon raisonnement, et vous laissa votre libre arbître. M. Oronte lui présenta son fils, il a accepté la proposition; on fait l'entrevue, vos cœurs simpatisent; l'affaire est conclue, et on fait les préparatifs pour célébrer ce jour fortuné; mais il se présente un obstacle qui n'est pas aisé à vaincre. Cet homme puissant, outré de trouver un rival, emploie des moyens bas pour perdre celui que votre cœur a choisi. Léandre instruit de ce qu'on machine contre lui, fut le trouver, le força de mettre l'épée à la main, le blesse dangéreusement, et crainte de ressentimens est obligé de prendre la fuite; l'affaire est instruite, tout s'arrange et il n'y a plus rien à craindre pour les jours de Léandre; vous voilà rassurée, on écrit pour le faire revenir, et on n'en a point de nouvelles, vous vous chagrinez, vous faites consentir votre pere de vous laisser prendre l'habit

d'homme pour chercher Léandre: je vous accompagne, nous voyageons cinq ans, nous parvenons à le trouver et au moment où vous devez vous livrer à la joie, vous êtes plus que jamais plongée dans la tristesse.

ARAMINTE.

Ah! ma chere Angélique, quand tu en sauras le sujet, tu verras que mon chagrin part d'une cause bien légitime. Dès notre premiere entrevue dans cette auberge, Léandre sans me connoître parut prendre à moi le plus grand intérêt, se déclara comme mon meilleur ami, me fit des offres de services, voulu savoir la cause de mon voyage, me fit part du sien et me dit que depuis un mois il étoit retenu dans cette maison par les charmes d'une personne accomplie, qu'il la voyoit souvent dans les jardins et les promenades environnantes; il me proposa de lui déclarer son amour; ainsi juge à présent de mon chagrin.

ANGÉLIQUE.

Oui, je conviens qu'il n'est pas agréable de courir cinq ans après un homme pour le trouver infidel. Moi, je suis de bonne foi, je n'aurois pas été aussi persévérante que vous. Je me mets un peu à l'ordre du jour, et je crois qu'à présent on trouve peu de femmes qui vous ressemble. C'est très-naturel, l'amour devient une peine et non pas un plaisir quand on ne répond pas à notre tendresse. Mais, voici votre amant.

SCÈNE II.

ARAMINTE, LÉANDRE, ANGÉLIQUE.

LÉANDRE.

Ah! bon jour, mon cher Floricourt, vous n'êtes pas venu au jardin aujourd'hui, nous aurions été nous promener au petit bois; la fraicheur du matin anime les

esprits, chasse la mélancolie. Mon aimable Isabelle n'a point manqué ce plaisir, je la trouve plus belle de jour en jour. Elle étoit accompagnée de ce jeune homme que l'on dit être son frere. Allons, voyons, déridez-vous donc un peu, il faut s'égayer pour passer agréablement la journée.

ARAMINTE.

Votre compagnie est sans doute des plus agréables, mais j'avois des ordres à donner à Angélique, afin qu'elle prépare tout pour notre départ.

LÉANDRE.

Quoi ! vous songez à quitter ce lieu enchanteur, il faut que des affaires d'une grande importance vous y engage. Vous n'avez pas encore satisfait ma curiosité sur ce point. J'ai peut-être commis une indiscrétion de vous demander le sujet de votre voyage, mais je soupçonne qu'il y a de l'amour sur le jeu. Vous courrez sûrement après une infidelle ?

ANGÉLIQUE.

Monsieur a dit vrai. Nous cherchons un infidele; nous n'étions pas assuré de sa perfidie, mais notre voyage nous a persuadé que nous ne nous trompions pas.

LÉANDRE.

C'est malheureux, j'en convîens : mais nous autres hommes nous devons nous attendre à cela, malgré que l'on nous taxe d'être volages; que sans cesse les femmes nous reprochent notre inconstance : ce sont cependant elles qui changent les premieres.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, si je ne savois le respect que je vous dois, je pourrois, au nom de tout notre sexe, vous donner un démenti, et vous en donner la preuve sans sortir de cette place.

LÉANDRE.

J'accepte votre défi.

ANGÉLIQUE.

Ehbien, monsieur ? . . . .

ARAMINTE.

Angélique, je vous ordonne de vous taire.

LÉANDRE.

Pourquoi ? laissez-là parler.

ARAMINTE.

Non, c'est une bavarde qui vous entamera un discours dont elle auroit beaucoup de peine à se retirer sans lâcher quelqu'impertinence.

ANGÉLIQUE.

Je vous suis obligé, de la bonne opinion que vous avez de moi ; mais vous êtes mon maître, et je dois vous obéir, quoique s'il m'étoit permis de parler, je ne serois pas long-tems à donner des preuves de ce que j'avance et vous êtes aussi bien convaincu que moi, que l'infidélité n'est point notre partage, mais bien celui des hommes. Fixez bien monsieur, il nous ne le prouvera,

ARAMINTE.

Je vous ai dit de vous taire.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, j'obéis : mais j'enrage, et ne serai pas contente . . . . . .

ARAMINTE.

Il faudra que je quitte la partie. Vous voyez ce que je vous ai dit, que si on la laisse parler, elle nous conduira . . . . . .

ANGÉLIQUE.

A ce que vous ne voulez point, et vous avez tort.

LÉANDRE.

Allons, brisons là-dessus, et changeons de conversation. Vous avez sans doute vu cette aimable voyageuse dont je suis épris. Je n'ai pas encore osé me déclarer. Je vous avois prié d'être mon interprête auprès d'elle. Une femme avoue volontier ses sentimens plutôt par interprête, que directement à celui qui en est l'objet.

ARAMINTE.

Je vous avouerai que je suis un peu neuf dans ces sortes d'affaires.

LÉANDRE.

Vous aimeriez peut-être mieux parler pour vous. Est-ce que vous seriez mon rival ?

ANGÉLIQUE.

Je vous jure que non; il peut bien y avoir de la rivalité, mais c'est bien le contraire de ce que vous pensez.

ARAMINTE.

C'est pour la troisieme fois que je vous dis de vous taire, vous ne voulez point, et il faut que je quitte la place, je le vois.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, c'est à moi de me retirer. Mais que veux Bontems ?

SCÈNE III.

BONTEMS, ARAMINTE, LEANDRE, ANGÉLIQUE.

BONTEMS.

Je venons de vous préparer un déjeuner excellent sous le petit berceau. C'est de mon ouvrage. Il y a des chevres-feuilles qui sont superbes, des roses charmantes; c'est de-là cent feuilles, des lys qui sont à comparer au teint de mademoiselle Angélique; enfin c'est tout votre portrait.

ANGÉLIQUE.

Votre berceau est tout mon portrait ou votre déjeuner, car vous arrangez cela de manière que l'on n'y peut rien comprendre.

BONTEMS.

Ah! mademoiselle, vous voulez faire mine de ne pas entendre, c'est mes fleurs. Et mon déjeuner je l'avons mis froid et chaud pour contenter votre goût. D'abord, messieurs, j'avons mis pour vous du bon vin blanc de Champagne avec du thé, et des pieds de cochon avec du café, des œufs frais à la mouillete avec des saucissons de Boulogne, et puis du chocolat avec des cornichons et puis du pâté avec des langues fourées.

LÉANDRE.

Allons, laisse-là la descriprion de ton déjeuner, nous allons le voir.

BONTEMS.

J'avons mis aussi de la glace dans des petits pots de crême.

LÉANDRE.

Allons, mon cher Floricourt, venez, nous allons profiter de la complaisance de Bontems. Nous parlerons de mon amour et nous aviserons aux moyens de faire réussir les projets que nous imaginerons

SCÈNE IV.

BONTEMS, ANGELIQUE.

BONTEMS.

Allons, mameselle Angélique, dites moi ce que vous voulez pour le vôtre, je suis tout prêt à vous servir.

ANGÉLIQUE, *à elle même.*

Ah! ah! ah! je ne puis m'empêcher d'en rire, quoiqu'il n'y en ait pas grand sujet pour ma maîtresse.

BONTEMS.

Comment! est-ce qu'elle est malade? s'il n'y a pas ben loin, vous n'avez qu'à me le dire, je lui porterai un bouillon. Ah! ça, mais je ne l'ai pas encore vu vote maitresse; vot monsieur est venu tout seul ici... Vous ne répondez rien.

ANGÉLIQUE, *à elle même.*

Ils sont sous le berceau; je me mets à sa place, elle ne doit pas être contente.

BONTEMS.

Ehben, mameselle, vous parlez comme si vous ne vouliez pas me répondre. Voulez-vous déjeuner du oui ou du non, ou ben si vous aimez mieux que je vous dise que je vous aime? et que si vous voulez que je vous...

Aimez-vous les giroflées, j'en ai de superbes; car il faut que vous sachiez que je suis le jardinier de notre jardin.

ANGÉLIQUE.

Je ne doute pas que vous ne soyez un habile ouvrier, et que vous n'ayez des fleurs superbes.

BONTEMS.

Ehben! attendez-moi là, je vas vous en aller chercher.

ANGÉLIQUE.

Je vous suis obligé, j'en ai à votre service.

BONTEMS.

Je le veux ben mameselle de votre main, elles seront encore ben pu superbes que celles de ma cultivation. Vous êtes obligeante à mon endroit, qu'il faut que je vous embrasse pour vous remercier de vos fleurs. (*Il va pour l'embrasser.*)

ANGÉLIQUE.

Il faut que je vous les donne. (*Elle lui donne un soufflet.*) Comment les trouvez-vous?

BONTEMS.

Si c'est là vos fleurs, elles ne donneront pas envie de manger de vote fruit. Jarnigoi, comme vous y allez, je suis si partroublé que je ne vois plus mon chemin pour m'en retourner.

ANGÉLIQUE.

Si vous voulez, je vous reconduirai.

BONTEMS.

V'là que ça me revient . . . . . Oh! oh! v'là M. Roland qui vient surement encore de tuer quelqu'un. Je me sauve.

SCÈNE V.

FRONTIN, ANGÉLIQUE.

FRONTIN.

EH BIEN, mon adorable, comment portez-vous vos charmes ? Vous avez eu un entretien secrèt avec ce marouffle, ne voudroit-il pas entreprendre de s'exposer à ma colère en vous disant des douceurs ? qu'il ne s'y frotte pas, car je veux le faire rentrer dans le centre de la terre.

ANGÉLIQUE.

Je crois que vous feriez bien mieux de ne pas vous y frotter. Le gaillard me paroît robuste. Je le crois d'une force qui, animé par le courage, pourroit bien égaler la vôtre.

FRONTIN.

Lui ? d'un soufle, je voudrois le réduire en fumée, d'un seul de mes regards, à plus de mille riveaux je ferois mordre la poussière ; mais lorsque je vous vois, toute ma valeur me quitte pour faire place à un sentiment plus doux que celui de la colère. C'est le feu de l'amour qui circule dans mes veines, et me rend aussi doux qu'un petit mouton. Ces yeux, pleins de feux, ont enchaîné ma liberté à votre char. Vous devez être glorieuse d'avoir vaincu la terreur des jaloux et l'objet du désir de toutes les belles. D'un bout du monde à l'autre, la renommée publie mes exploits guerriers ; et Mercure, ce messager des Dieux, m'apporte tous les jours les poulets de plus de cent divinités.

ANGÉLIQUE.

Le soir vous devez être fatigué.

FRONTIN.

FRONTIN.

Point du tout; je ne lis que les adresses, et je charge mon secrétaire de les expédier. Voudriez-vous qu'un homme comme moi s'occupe de pareilles vétilles? Si la nature m'a doué d'un mérite au dessus des autres créatures humaines, il faut bien que la raison me guide, sans quoi mes charmes et ma valeur réduiroient le monde dans le néant; le beau sexe périroit d'amour et les hommes par la force de mon bras; mais je sai me contenir, et je dépose à vos pieds la valeur de Mars, le courroux de Jupiter, et je deviens votre esclave: nouvelle Vénus, il n'appartient qu'à vous d'enchaîner l'Amour. (*Il se met à genoux.*)

ANGÉLIQUE.

Soyez rassuré; Vénus fait grace à l'Amour. (*Elle le relève.*)

FRONTIN.

En ce cas apprêtez-vous à voir tous les Dieux de l'Olympe venir célébrer mon triomphe. (*Ici Léandre paroît.*)

ANGÉLIQUE.

Voici sans doute quelqu'un qui vous cherche; je me retire.

FRONTIN.

C'est mon secrétaire qui vient encore me faire part de quelque nouvelle conquête.

ANGÉLIQUE.

Adieu, monsieur.

FRONTIN.

Adieu réservoir de mes amours, astre brûlant qui avez fondu les glaces de mon cœur. C'est devant vous que je vais désormais amener pavillon; je vais enfler mes voiles, qui ayant le vent en poupe, du Cap-de-Bonne-Espérance, nous feront cingler jusqu'à l'Ile de Cithère.

ANGÉLIQUE.

J'espere ne point faire naufrage avant d'arriver au port. Adieu, monsieur.

FRONTIN.

Adieu, madame; je vais hisser ma flamme jusqu'en haut de mon perroquet, et malheur au corsaire qui voudroit tenter l'abordage. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LÉANDRE, FRONTIN.

LÉANDRE.

MONSIEUR Frontin, j'attends votre commodité. Quand vous voudrez, je pourrai vous parler.

FRONTIN.

Mais, monsieur, de quoi vous plaignez-vous? vous m'avez fait quitter l'habit de valet pour prendre celui de maître; il faut bien que je remplisse mon personnage.

LÉANDRE.

Et il faut sans doute que ce soit moi qui prenne vos ordres apparemment.

FRONTIN.

Vous êtes en colère, parce que je vous ai fait faire antichambre: c'est bien dommage que l'usage de ce pays ne soit pas établi de manière que les valets deviennent maîtres à leur tour, seulement six mois de l'année; du moins ils pourroient se venger des mortifications qu'ils auroient essuyés dans les autres six mois.

LÉANDRE.

Allons, trêve de réflexions déplacées, et prends un peu la peine de m'écouter.

FRONTIN.

Oh ! monsieur, je suis tout à vous.

LÉANDRE.

Tu sais que je voyage incognito. Si je t'ai fait prendre cet habit, c'est pour n'être pas obligé de mener un grand train, et que nous ayons l'air de deux amis.

FRONTIN.

Que dites-vous, l'air ? apprenez que vous n'avez pas de meilleur ami que moi ; je vous suis entièrement dévoué : quoique je ne sois que votre valet, j'ai les sentimens aussi bien placés qu'un autre ; et, tel que vous me voyez, j'étois fait pour être maître. Si jamais cela m'arrive, ce qui n'est pas impossible, je ne ferai point comme ceux que je vois tous les jours, qui, oubliant leur premier état, prennent une morgue insolente et font maudir leur élévation.

LÉANDRE.

Enfin, voulez-vous m'écouter et vous taire ?

FRONTIN.

Je suis mort, et vous pouvez parler sans que je vous interrompe.

LÉANDRE.

Je te dirai donc que j'ai chargé Floricourt de déclarer mon amour à la charmante Isabelle,

FRONTIN.

Ah ! monsieur, vous avez mis vos intérêts dans de mauvaises mains ; ce jeune homme est bien fait, et vous courez les risques que l'on ne prenne le change.

LÉANDRE.

Je veux plus ; je veux que tu tâches de la voir, de lui parler et de lui faire la cour pour toi-même.

FRONTIN.

Ah ! monsieur, vous êtes perdu ! vous voudriez que je me proposasse pour être votre rival, vous ne m'avez pas regardé ; voyez donc s'il est possible de résister à mes attraits, à ma tournure. J'avois au contraire évité de me trouver sous ses pas, crainte que ma vue ne lui fasse une impression qui pourroit lui être funeste, et vous exigez que je me présente moi-même. Mais vous ne l'aimez donc pas ? Je suis trop brave pour profiter de mes avantages, sachant que je ne puis l'épouser, puisque ma fortune ne tient qu'aux trois cents francs de gages que vous me donnez par an. D'ailleurs vous l'aimez, et cela me suffit.

LÉANDRE.

Sans tant raisonner, fais ce que je t'ordonne, et tu viendras me trouver au jardin.

FRONTIN.

Aussi léger que Zéphir, je vole pour remplir vos desirs.

SCÈNE VII.

LÉANDRE, *seul.*

FLORICOURT ne me paroît pas disposé à vouloir rester long-tems dans ce séjour agréable. Quelque chagrin caché l'occupe. Je ne suis pas assez connu de lui pour qu'il me montre son cœur à découvert. Je me suis trop avancé en lui proposant de parler en ma faveur à la divine Isabelle : peut-être est-il épris de ses charmes, et je ne ferai qu'avancer mon malheur, au lieu de mon bonheur ;

je deviendrois son rival, et l'amitié que je lui ai marquée pourroit se changer en haine. Voici sa soubrette qui m'a l'air de chercher quelque chose.

SCÈNE VIII.

LÉANDRE, ANGÉLIQUE.

LÉANDRE.

CHERCHEZ-VOUS votre maître, ma chère enfant?

ARAMINTE.

Non, monsieur; je me promène d'appartemens en appartemens, afin de me distraire et voir si je ne trouverai point quelque visage pour m'amuser à leurs dépens.

LÉANDRE.

Eh bien, mademoiselle, me voilà; me trouvez-vous digne de votre colère?

ANGÉLIQUE.

Monsieur, j'ai trop de respect pour votre qualité, et je ne suis pas assez inconséquente pour prendre avec vous des licences qui ne m'appartiendroient pas.

LÉANDRE.

Pourquoi? quand elles ne passent pas les bornes de la bienséance. (*A part.*) Je voudrois bien la questionner; mais je ne sai comment entamer la conversation.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Il a l'air embarassé. Il voudroit me dire quelque chose, et moi qui ne demande pas mieux que de lui répondre.

LÉANDRE, *à part.*

Je voudrois bien qu'elle me parle la première.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je voudrois bien qu'il me parlât le premier.

LÉANDRE, *à part.*

Elle ne dit rien. Comment faire ?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Il ne veut pas rompre le silence.

LÉANDRE, *à part.*

Je la crois plus maligne que moi. Elle s'est apperçue de mon dessein, et je vois qu'elle s'amuse à mes dépens.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Si quelqu'un écoutoit notre conversation, il seroit bien attrapé.

LÉANDRE, *à part.*

Elle ne s'en va pas.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Il reste toujours ; faisons mine de vouloir nous en aller. Monsieur, je suis votre servante.

LÉANDRE.

Mais, mademoiselle, vous craignez donc que je ne puisse pas vous faire conversation, que vous me quittez sans rien dire ?

ANGÉLIQUE.

Je vous assure que je suis votre servante ; que voulez-vous de plus ?

LÉANDRE.

Vous direz que je m'empare des prérogatives de votre sexe, qui est la curiosité ; mais, pardonnez-moi, je ne puis résister au desir d'apprendre, de votre propre bouche, par quel hasard vous voyagez seule avec un jeune-homme aussi aimable.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, vous desirez savoir pourquoi nous voyageons ; je vais vous le dire : c'est que ce jeune-homme si aimable a cessé de l'être, et, pour s'en assurer, il a pris le parti de voyager ; je l'ai suivi, parce que je lui suis attachée. Voilà tout.

LÉANDRE.

Mais votre sexe peut donner matière aux critiques ; vous auriez pu prendre l'habit d'homme.

ANGÉLIQUE.

Et lui, l'habit de femme ? cela auroit été à peu près tout de même ; il n'y auroit point eu de différence dans l'extérieur, il n'y en auroit eu que dans l'intérieur.

LÉANDRE.

Point du tout ; vous auriez été déguisé tous deux.

ANGÉLIQUE.

Il n'y auroit pas eu plus de déguisement qu'il n'y en a.

LÉANDRE.

Vous m'embarassez de plus en plus. Votre maître a intention de quitter ces lieux ; il ne m'a pas dit quel jour : j'ai pris pour lui une amitié très-forte, et je ne puis faire autrement, que de lui témoigner le chagrin que j'aurois d'être privé du plaisir de sa compagnie.

ANGÉLIQUE.

Il en seroit peut-être plus faché que vous.

LÉANDRE.

Si des raisons indispensables ne l'obligeoient à partir, il pourroit rester.

ANGÉLIQUE.

Les mêmes raisons qui l'ont engagé à voyager, pourroient peut-être bien l'engager aussi de ne pas aller plus loin.

SCÈNE IX.

BONTEMS, ANGÉLIQUE, LÉANDRE.

BONTEMS.

MAMESELLE, monsieur Floricourt a besoin de vous.

ANGÉLIQUE.

Que me veut-il ?

BONTEMS.

Pardi, mameselle, vous devez le savoir mieux que moi ; si c'étoit à moi je vous le dirois ben, mais vous ne voudriez peut-être pas, vous me recevriez peut-être comme ce matin avec vös fleurs.

ANGÉLIQUE.

Est-ce bien moi qu'il a damandé ? ne seroit-ce pas monsieur ?

BONTEMS.

Est-ce que monsieur s'appelle, mameselle Angélique.

ANGÉLIQUE.

Tu peux lui dire que je suis en compagnie avec monsieur Léandre, et que j'irai le rejoindre dans un instant.

BONTEMS.

Avec monsieur Léandre, ça ne lui fera peut-être pas plaisir.

LÉANDRE.

Mademoiselle, que je ne vous gêne pas.

ANGÉLIQUE, *s'approchant et le faisant reculer.*

(*A Léandre.*) Point du tout, monsieur. Monsieur Bontems, jardinier de son joli jardin, veut-il bien se charger de porter ma réponse à monsieur Floricourt.

BONTEMS.

Mameselle, vous êtes assurement trop honnête; v'là que je m'en y va.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LÉANDRE.

ANGÉLIQUE.

MONSIEUR, nous en étions resté de notre conversation.

LÉANDRE.

Nous en étions au chagrin que j'aurois, si votre jeune maître étoit décidé d'abandonner ces lieux.

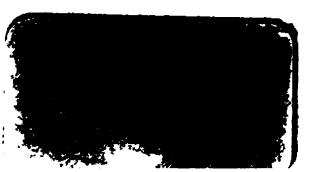
ANGÉLIQUE.

C'est vrai, nous en étions, à ce que je crois, qu'il pourroit bien ne pas aller plus loin. Mais, monsieur, j'abuse de votre complaisance; je me retire, et vais faire part à mon maître de votre inquiétude sur son départ: je crois que cela pourra lui faire beaucoup de plaisir.

SCÈNE XI.

LÉANDRE, *seul.*

Voila une confidente qui est d'une finesse comme on en voit peu ; elle ne s'est pas mal mocqué de moi : allons, elle doit être contente . . . . . Je ne sai pas pourquoi je suis si occupé de leur départ, et quel charme secret m'attache malgré moi à ce jeune-homme, et l'envie que j'ai de découvrir le motif qui le porte à voyager seul, avec une femme que l'on ne peut point soupçonner de lui être attachée que comme domestique. Il faut que je découvre ce mystère. Je vais trouver Frontin, afin qu'il emploie quelque ruse pour satisfaire ma curiosité.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

[*Le Théâtre représente le Jardin de l'Auberge.*]

GÉRONTE, ISABELLE, OCTAVE.

GÉRONTE.

EH BIEN, ma nièce, trouvez-vous la promenade agréable ce matin ?

ISABELLE.

Oui, mon oncle. Et vous Octave ?

OCTAVE.

Elle ne peut que plaire par tout où vous êtes.

ISABELLE.

Vous serez donc toujours galant ? Comment, depuis trois ans, vous gardez ce ton fade et langoureux ? Savez-vous que l'on vous prendra pour un second Céladon.

GÉRONTE.

Mais, ma nièce, seriez-vous fachée qu'Octave vous aime aussi tendrement ? C'est vous qui avez engagé son père à le laisser venir avec nous pour chercher à découvrir dans quel lieu peut s'être retiré ce frère que vous n'avez jamais vu, et dont votre père est si fort inquiet.

ISABELLE.

Mon oncle, vous ne prenez pas la chose comme je la dis; je voudrois seulement lui voir l'air plus gai, puisqu'il est assuré que je ne saurois changer; que mon père

lui a promis ma main aussitôt que nous aurions retrouvé ce frère, qui est le seul objet pour lequel nous voyageons.

OCTAVE.

Charmante Isabelle, si vous êtes inquiète sur un frère que vous n'avez jamais vu, vous devez me pardonner d'éprouver aussi quelque inquiétude sur le sort de ma sœur qui est absente. Depuis cinq ans cette sœur, si justement chérie de mon père, lui cause beaucoup de tourmens. Il recevoit assez souvent de ses nouvelles; mais dans les dernières lettres que j'ai reçues de lui, il me marque qu'elle ne lui a pas écrit depuis plus de quatre mois. Si vous desirez voir votre frère, je n'ai pas moins d'empressement à voir une sœur dont je suis séparé depuis long-tems. Nous nous étions fait, dans notre jeunesse, la douce habitude de nous aimer; son chagrin fut égal au mien, quand mon père me força de me séparer de lui pour aller faire mes études à Salamanque. A mon retour, je croyois, après avoir embrassé mon père, pouvoir serrer dans mes bras cette tendre sœur, et j'ai eu le chagrin d'apprendre qu'elle étoit partie pour des affaires indispensables, dont l'on m'a toujours laissé ignorer la cause. Vous seule pouvez calmer cette mélancolie qui s'étoit emparée de mon âme. Vous pleurez votre frère; moi je pleure une sœur: rien n'est plus naturel.

GÉRONTE.

Mes enfans, vous avez raison tous deux; mais il ne faut pas s'abandonner à la tristesse; il faut espérer que nous sommes bientôt au bout de nos recherches, et vous savez que votre union doit couronner ce jour si desiré. Voilà le terme que mon frère a mis pour que vous soyez heureux: sachant l'amitié que j'ai pour lui et l'intérêt que je prends à tout ce qui peut lui faire plaisir, il m'a engagé de faire ce voyage, ne pouvant quitter sa maison. Je me suis chargé de cette peine avec plaisir; il vous a engagé à me suivre, vous y avez consenti, et nous voyageons, depuis ce tems, sous des noms empruntés; Octave a désiré d'être de la partie, son père ne l'a point refusé.

OCTAVE.

Charmante Isabelle, vous seule étiez l'objet de mes desirs. Je serois mort de desespoir, s'il avoit fallu que je me séparasse de vous.

SCÈNE II.

GÉRONTE, ISABELLE, OCTAVE, BONTEMS.

BONTEMS.

MONSIEUR, je viens pour vous dire qu'il vient d'arriver un homme avec un cheval qui a des bottes.

ISABELLE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! comment dis-tu ? un cheval qui a des bottes ?

BONTEMS.

Mameselle, ce n'est pas le cheval qui a des bottes, c'est l'homme qui est monté dessus, qui le tient par la bride. Quand je dis qu'il est monté dessus, c'est-à-dire qu'il est descendu.

ISABELLE.

Allons, avec toi, il faut toujours prendre le contraire de ce que tu dis.

BONTEMS.

Pas du tout ; il faut toujours prendre les choses comme je les dis.

GÉRONTE.

Voyons ce que tu veux nous dire.

BONTEMS.

Je veux vous dire que ce cheval vient d'apporter des lettres. Non, le cheval ne les a pas apportées . . c'est-

BONTEMS.

Rivaux à présent ! Dites-moi donc avec quelle langue vous parlez ?

FRONTIN.

Je parle le langage des dieux.

BONTEMS.

Avec vos dieux, vous ne m'empêcherez pas de voir le soleil.

FRONTIN.

Qui vous parle de soleil.

BONTEMS.

Mais ne dites-vous pas que vous voulez que je ne voie pas l'astre qui éclaire mon jardin ? Je crois ben qu'il n'est pas éclairé avec de la chandelle.

FRONTIN.

Mon ami, vous êtes si bouché que vous n'êtes pas digne de ma colère ; cependant je vous défends de jamais parler à la divine Angélique, ou bien c'est fait de vous ; vous voyez (*en lui montrant son épée*), vous n'avez que d'en aller chercher une pareille et nous nous mesurerons.

BONTEMS.

Je n'ai pas besoin de me mesurer, je sai bien que je ne suis pas de taille ; mais j'ai de bons bras et je ne vous crains pas.

FRONTIN, *à part.*

Ce drole-là me prêteroit-il le colet ?

BONTEMS.

Que dites-vous là tout bas ? Vous dites que vous êtes en colère ? Eh ben ! habit bas, si vous voulez.

FRONTIN.

FRONTIN.

Allez chercher une épée. (*A part.*) Et tu ne me retrouveras pas quand tu reviendras.

BONTEMS.

Je n'avons pas besoin d'épée pour vous donner des coups de poings.

FRONTIN.

Je vois quelqu'un qui s'avance, nous nous retrouverons. (*Il sort.*)

BONTEMS.

C'est monsieur Floricourt avec mameselle Isabelle ; leurs affaires ne me regardent pas et je m'en vais. Monsieur, mameselle, vous pouvez faire ce que vous avez à faire, parce que je vais aller faire mes affaires aussi.

SCÈNE V.

ARAMINTE, ISABELLE.

ISABELLE.

MONSIEUR, je ne puis revenir de mon étonnement: vous me dites que votre ami ressent pour moi un amour violent, son desir seroit que je puisse y répondre. L'amour ne se commande point; d'ailleurs je n'ai pas l'avantage de le connoître particulièrement, et il faut bien réfléchir avant que de donner son cœur.

ARAMINTE.

Vous me rendez la vie.

ISABELLE.

Que dites-vous ?

ARAMINTE, *à part.*

J'ai pensé me trahir. (*Haut.*) Je dis que votre raisonnement est juste; cependant, madame, comme il m'a chargé de vous entretenir sur cette matière, je croirois manquer au devoir de l'amitié si je ne vous faisois point appercevoir tout l'avantage qu'il résulteroit de votre alliance. Il est de très-bonne famille, assez riche pour jouir paisiblement des douceurs de la vie, avec une compagne chérie. (*A part.*) Que je souffre!

ISABELLE.

Vous me vantez sa famille et ses biens; mais, suivant les bruits qui courent dans cette maison, il semble que vous ne vous connoissez que depuis très-peu de tems, et que votre première entrevue s'est faite ici.

ARAMINTE.

Ceux qui vous ont instruit ne nous connoissent pas assez pour assurer que notre première entrevue se soit faite ici. Il est vrai qu'il y avoit quelque tems que nous étions séparés l'un de l'autre pour des raisons qui l'avoient obligé de voyager; mais, auparavant son voyage, il étoit entre nous une liaison bien douce pour moi, et qui devient plus cruel de jour en jour, et le sujet du mien....

ISABELLE.

Suivant ce que j'ai pu entendre, ce sont des intérêts de famille qui vous y ont forcé.

ARAMINTE.

Oui, vous dites vrai; cependant ce n'est pas le seul motif, l'amour a aussi quelque part à la démarche que je fais: je vole sur les pas d'une ingrate beauté; plus je vous parle et plus je suis assuré de sa perfidie. Mon desespoir est prêt d'éclater, le trouble est dans mon âme, et je suis forcé de feindre. Ah! madame, si vous pouviez lire dans mon cœur, vous sentiriez toute la peine

j'éprouve d'être obligé de vous parler des feux qu'un
t ressent pour vous. Votre réponse fera mon bonheur
ion malheur.

ISABELLE.

os discours deviennent obscurs et je ne comprends
usqu'à quel point je pourrois faire votre bonheur
otre malheur en répondant à l'amour de votre ami.

ARAMINTE.

est vrai, madame, que ceci est pour vous un mys-
mais je ne puis l'éclaircir. Daignez seulement me
part de vos sentimens à-l'égard de mon ami. Mon
st entre vos mains, et vous me voyez à vos pieds
se jette à genoux. Ici, Octave entre; appercevant
unte aux pieds d'Isabelle, il se retire.) implorer vo-
istance: donnez-moi la vie ou la mort.

ISABELLE.

evez-vous donc, monsieur, si quelqu'un vous sur-
t, on croiroit que c'est pour votre intérêt même
ous agissez.

ARAMINTE.

! vous ne vous trompez pas, oui, c'est pour moi-
que je vous conjure de vous expliquer.

ISABELLE.

grace, levez-vous, ou je ne parlerai point. (*Ara-
se lève.*)

ARAMINTE.

aut vous obéir.

ISABELLE.

nsieur, souffrez que je vous quitte; vous êtes trop
our que je puisse vous répondre, vous ne seriez
ans le cas de pouvoir entendre mon raisonnement.

Vous pouvez vous tranquilliser sur votre sort et cel votre ami ; je ne ferai pas entre vous de rivaux.

SCÈNE VI.

ARAMINTE, *seul.*

Je ne ferai pas entre vous de rivaux !... Ce disco cette fuite précipitée me feroient penser qu'elle a pris le change, et qu'elle a crue que c'étoit moi qui loit lui déclarer ma flamme. Il est vrai que j'étc troublée que je ne savois plus ce que je disois, et je dans l'incertitude. Je ne sais que dire à mon infidèl n'ai reçu aucune réponse positive.

SCÈNE VII.

OCTAVE, ARAMINTE.

OCTAVE.

Monsieur, pardonnez si j'ose vous aborder me faire avertir.

ARAMINTE.

Pourquoi, monsieur ? ce jardin est public pour eeux qui logent dans cette maison ; chacun a la li d'en jouir, et de s'y promener, et l'on peut s'y renco par hasard.

OCTAVE.

On peut aussi s'y donner des rendez-vous.

ARAMINTE.

Cela est vrai.

OCTAVE.

'est cette raison qui fait que je prends la liberté de s interroger sur celui qui vient d'avoir lieu entre la onne que vous quittez dans l'instant même.

ARAMINTE.

a personne que je quitte ?

OCTAVE.

ui, monsieur.

ARAMINTE.

ous prenez quelqu'intérêt à notre conversation ?

OCTAVE.

ui, monsieur, et je me crois en droit de vous en ander raison.

ARAMINTE.

ais vous ne devez pas ignorer qu'il est des secrets l'on ne doit révéler à personne, sans commettre prudence.

OCTAVE.

uand on a celle de se mettre aux genoux d'une femme s un lieu public, l'on doit s'attendre de trouver quel- n qui a intérêt d'en tirer vengeance.

ARAMINTE.

ous vous emportez sans en avoir sujet ; vous de- z au-moins vous expliquer avec plus de modération. s ne savez pas à qui vous parlez.

OCTAVE.

ne vois que l'outrage, et non la personne.

ARAMINTE.

Vous êtes dans l'erreur.

OCTAVE.

Mes yeux ne m'ont point trompé, et l'honneur me mande. La conversation que vous avez eue avec la c Isabelle prouve votre témérité ou sa perfidie.

ARAMINTE.

Il n'est ni l'un ni l'autre. Si je voulois me just vous connoîtriez bientôt qu'il ne faut pas toujour rapporter aux apparences.

OCTAVE.

Vous détournez mon attention, vous voulez me prendre le change; mais, lorsque mon honneur est promis, ...

ARAMINTE.

Votre honneur pouvoit être en sûreté dans la versation que je viens d'avoir avec la jeune perso laquelle vous paroissez vous dévouer entièrement sujet de notre entrevue doit rester ignoré, et je ne là-dessus satisfaire votre desir.

OCTAVE.

Vous persistez dans votre refus, et moi je pe dans le droit que je crois avoir de tirer vengeance affront. Ne croyez pas me braver impunément: vous sans-doute un homme d'honneur? Vous aurez la bon m'indiquer l'heure et le lieu où vous voudrez que terminions notre différent.

ARAMINTE, *à part.*

Je suis prise. Il n'y a pas moyen de reculer; il ne point deshonorer l'habit que je porte.

OCTAVE.

Il me paroît que vous n'êtes pas aussi brave que vous êtes entreprenant.

ARAMINTE, *avec fierté.*

Monsieur, vous m'insultez; quand vous voudrez je vous en ferai raison; quoique, si je voulois, je vous ferois bientôt repentir de votre témérité: il ne faudroit qu'un mot.

OCTAVE.

Gardez-vous de le dire.

ARAMINTE, *de-même.*

Ce n'est pas mon dessein; vous croiriez que je ne me sens pas en état de vous répondre, moi je veux vous prouver que je suis encore plus brave qu'entreprenant: indiquez-moi le lieu du rendez-vous, je m'y rendrai sans témoins; faites-en de-même, et soyez assuré de ma loyauté.

OCTAVE.

Je vous attends, à la brune, dans le petit bois voisin, auprès de la grotte, proche la glacière.

ARAMINTE.

Vous m'y trouverez.

OCTAVE.

Je vous laisse, en attendant l'effet de votre promesse.

SCÈNE VIII.

ARAMINTE, *seul.*

Mais voilà dans un cruel embarras! Je crains que Léandre ne soit instruit de cette avanture: il me demandera quelle réponse j'ai eue d'Isabelle; si je lui dis, au

point où en sont les choses, il prendra feu. Il est capable de se trouver au rendez-vous, en disant que c'est pour lui que je me suis exposé, et qu'il ne souffrira pas que je sois victime du service que je lui ai rendu.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, ARAMINTE.

ARAMINTE.

Te voilà, ma chère Angélique; tu me vois dans la plus grande inquiétude.

ANGÉLIQUE.

Que vous est-il donc arrivé ?

ARAMINTE.

J'ai été surprise dans ce jardin aux genoux d'Isabelle.

ANGÉLIQUE.

De quoi diable vous avisez-vous de vous mettre aux genoux d'une femme ! Est-ce qu'avec cet habit vous aviez oublié votre sexe ?

ARAMINTE.

Ne plaisante point; je ne sais où j'en suis : ce jeune-homme qui l'accompagne s'est trouvé formalisé, et nous nous sommes donnés rendez-vous dans le bois voisin.

ANGÉLIQUE.

Un rendez-vous ! c'est fort agréable; mais pas pour cette cause : il y a tout à craindre pour vous, et je vous conseille de ne point y aller.

ARAMINTE.

J'aurois bien garde d'y manquer ; il faudroit que je me découvrisse, et c'est ce que je ne veux pas. Voilà quelqu'un qui vient par-ici, je me retire ; je crains que mon trouble ne me trahisse.

SCÈNE X.

FRONTIN, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Ah ! voilà monsieur Roland.

FRONTIN.

Eh bien, mon adorable, avez-vous résolu le jour où je dois prendre possession de vos appas ?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes un peu pressé ; je dois auparavant vous entretenir d'autres choses. Vous êtes valeureux ?

FRONTIN.

Si je le suis ? ventrebleu, vous n'avez qu'à mettre ma valeur à l'épreuve, je réponds que vous n'êtes pas dans le cas de trouver rien de plus valeureux. Où sont vos ennemis ? je veux d'un seul souffle vous en débarasser ; en auriez-vous cent mille, d'un seul regard je les anéantis.

ANGÉLIQUE.

J'étois bien sûr que je ne pouvois mieux faire de vous choisir pour me rendre un service signalé.

FRONTIN.

Que voulez-vous dire ?

ANGÉLIQUE.

Vous savez que Floricourt, mon maître, est l'ami du vôtre ?

FRONTIN.

(*A part.*) Où veut-elle en venir ? .... Eh bien ?

ANGÉLIQUE.

Eh bien, il est engagé dans une affaire d'honneur dont il aura bien de la peine à sortir.

FRONTIN.

Je le crois; mais s'il avoit mon bras, il feroit fuir son adversaire cent lieues devant lui.

ANGÉLIQUE.

C'est justement parce que son bras est foible que je vous prie de me prêter le vôtre.

FRONTIN.

S'il pouvoit se séparer de mon corps, je vous le prêterois volontiers; mais à ce défaut je vous prêterai mon épée.

ANGÉLIQUE.

Mais l'épée sans le bras ne peut nous être d'aucune utilité; puisque vous êtes si obligeant, prêtez-nous le corps tout entier.

FRONTIN.

Pour vous, mon adorable, il n'y a rien que je ne fasse.

ANGÉLIQUE.

En ce cas, vous vous trouverez ....

FRONTIN.

Un instant, entendons-nous : je suis tout à votre service; mais je ne peux pas embrasser la querelle d'un autre, il se plaindroit de moi; il diroit que c'est incivilité de ma part; que je lui fais affront de vouloir com-

battre à sa place, et que je voudrois m'emparer de la gloire pour ne lui laisser que la honte; d'ailleurs la partie ne seroit pas égale. Je ne me bats jamais qu'avec un bon nombre d'adversaires, et voulez-vous que je me présente vis-à-vis d'un seul homme? je ne veux point me faire blâmer; quand on a la supériorité surtout, il ne faut pas s'en prévaloir: on ne doit jamais abuser de sa force pour écraser le foible

ANGÉLIQUE.

Mais si le foible a assez de courage pour résister au plus fort, il ne faut pas pour cela dédaigner de lui faire raison.

FRONTIN.

Vous cherchez à me piquer au jeu, mais vous ne me ferez point faire cette sottise . . . . Ma chère, laissons cela et parlons de mes amours.

ANGÉLIQUE.

Si vous desirez m'obtenir, ce n'est que par ce moyen, sans quoi je suis bien votre très-humble servante, et je publierai par-tout que vous êtes le plus grand poltron . . . . .

FRONTIN.

Ma valeur est connue: j'ai fait plus trembler d'homme en ma vie que le vent n'a fait trembler de feuille dans toutes les forêts de la terre.

ANGÉLIQUE.

Vous n'avez pas encore fait trembler celui-là.

FRONTIN.

C'est que vous ne le voyez pas, car je suis sûr qu'il tremble à-présent de la proposition que vous me faites. Je ne veux pas lui donner la douleur d'être obligé de fuir devant moi.

ANGÉLIQUE.

C'est ce dont je veux m'assurer ; car je veux me trouver présente au rendez-vous, et je vous réponds de sa valeur.

FRONTIN.

Vous êtes obstinée ; mais je veux vous convaincre qu'avec une lame de cire, je lui fais demander pardon.

ANGÉLIQUE.

Je vous attends à la brune dans le petit bois voisin.

FRONTIN.

Vous m'y verrez me couvrir de gloire : mais songez que je fais tout pour l'amour. A ce soir ; vous recevrez après cela dans vos bras le valeureux Roland.

SCÈNE XI.

FRONTIN, *seul.*

Je me suis embarqué là bien mal-à-propos ; après tout, je n'ai fait que promettre, j'en serai quitte pour ne pas y aller. Oui, mais il faut renoncer à la charmante Angélique. Comment faire ? il faut s'y trouver ; en tout cas, je ne risque rien, s'il y a du danger, j'ai les jambes aussi bonnes que mon épée. Allons, mons Frontin, il faut soutenir le nom des Rolands. Voici quelqu'un.

SCÈNE XII.

OCTAVE, FRONTIN.

OCTAVE.

Je vous rencontre à propos, seigneur Roland.

FRONTIN.

Honneur au seigneur Octave. (*à part.*) Viendroit-il aussi me prier de lui prêter mon bras ? Ce que c'est que la valeur ; d'un bout du monde à l'autre mon mérite est connu.

OCTAVE.

Vous me paroissez inquiet.

FRONTIN.

Point du tout, c'est qu'il y a long-tems que mon épée se repose, et, quand j'apperçois quelqu'un qui en porte une, j'ai toutes les peines du monde à me retenir ; et je serois fâché que, sans aucune raison, un honnête-homme soit victime de la passion valeureuse qui me domine.

OCTAVE.

La valeur est une maladie causée par le feu de la jeunesse : je crois que je suis un peu attaqué de cette maladie ; si vous voulez nous nous amuserons à faire quelques bottes.

FRONTIN.

Nous n'avons ni fleurets, ni plastrons.

OCTAVE.

Qu'avons nous besoin de tout cela, nous avons nos épées.

FRONTIN.

Avec les épées, on ne peut point marquer celui qui reçoit la première botte.

OCTAVE.

C'est le sang qui la marquera.

FRONTIN.

Non, je crois cela très-inutile; il faut savoir se modérer : toute la maison seroit en allarme ; j'ai des amis qui croiroient que nous avons querelle ensemble.

OCTAVE.

A-propos ; parlant d'amis, j'ai vu le plus jeune de ceux avec qui vous paroissez lié, qui a entretenu assez long-tems cette personne qui voyage avec moi et son oncle ; je soupçonne qu'il cherche à lui rendre des soins.

FRONTIN, *à part.*

Il ne parle plus d'épée, tant mieux !

OCTAVE.

Je voudrois que vous me disiez ce que vous en pensez.

FRONTIN.

Que voulez-vous que j'en pense ? Je ne suis pas assez incivil que de m'aller embarrasser des affaires des autres.

OCTAVE.

En fait de galenteries, les amis n'ont rien de caché entre eux, et vous avez dû savoir le motif qui a pu l'engager à rechercher avec soins la compagnie de cette dame : on m'a dit que vous étiez dans la confidence.

FRONTIN.

Je pourrois peut-être bien en savoir quelque chose ; mais l'on ne doit pas révéler les mystères de l'amour.

OCTAVE.

Je vois que vous êtes instruit ; j'exige que, sur-le-champ, vous m'éclaircissiez d'un doute qui, dans ce moment, est presque une certitude.

FRONTIN.

Si vous en êtes certain, je n'ai pas besoin de vous en dire d'avantage, et je me retire.

OCTAVE.

Non, vous ne quitterez point cette place que je n'apprenne de votre bouche tout ce que vous savez à cet égard, ou sinon. (*Il met la main sur son épée.*)

FRONTIN, *à part.*

Me voilà encore une fois dans l'embarras.

OCTAVE, *toujours de-même.*

Allons, voulez-vous parler ?

FRONTIN, , *à part.*

Je vois qu'il n'y a pas à balancer ; je vais mettre tout sur le dos de mon maître.

OCTAVE, *l'épée à la main.*

Allons, puisque vous ne voulez rien dire, l'épée à la main.

FRONTIN.

Malgré toute ma retenue, je vois bien qu'il faut en venir là ; mais je suis au désespoir de vous dire que vous pouvez d'avance vous compter au nombre des morts : ce seroit pourtant fâcheux qu'à la fleur de l'âge vous alliez grossir le nombre de ceux qui ont eu l'imprudence de se mesurer avec moi.

OCTAVE.

Point de discours; voulez-vous parler et dire ce que vous savez, sans quoi . . . (*Il lui présente la pointe.*)

FRONTIN.

Écoutez, remettez votre épée dans son fourreau, et je vais vous dire le fin mot. (*A part.*) Mon maître saura démêler cette fusée mieux que moi.

OCTAVE.

Eh bien, je vous écoute.

FRONTIN.

Vous saurez donc que ce jeune-homme s'est chargé d'un emploi que j'ai refusé; je l'aurois bien accepté, mais j'ai craint le pouvoir de mes yeux; je n'ai point voulu devenir le rival d'un ami à qui je dois tout.

OCTAVE.

Ensuite.

FRONTIN.

Vous ne devinez pas la suite?

OCTAVE.

Non; et je veux quelque chose de plus clair que cela.

FRONTIN.

En ce cas, notre affaire là. Ce jeune homme, si aimable, ne parlait point pour lui, mais pour Léandre, qui est trop timide pour s'être déclaré lui-même.

OCTAVE.

Trop timide! dites trop lâche.

FRONTIN.

Non; je ne lui soupçonne pas ce défaut.

OCTAVE.

Vous ne lui soupçonnez pas ? Exposer ainsi les jours d'un ami dont la jeunesse l'empêche d'avoir l'expérience assez grande pour se conduire sans danger et se mettre à l'abri de tout ressentiment. Il n'y a qu'un lâche qui puisse prendre de tels moyens.

FRONTIN.

Je suis caution de sa bravoure. Nous nous sommes trouvés ensemble dans les champs de l'honneur.

OCTAVE.

Puisque vous m'en répondez, vous lui direz qu'il m'apporte mon gant dans le petit bois ; ou celui à qui je le donne m'en fera raison. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

FRONTIN, *seul.*

Je promets bien de ne pas le garder. Allons, me voilà encore une mauvaise affaire sur les bras. Cette maison est malheureuse. Je serai bien heureux si je m'en tire avec mes deux oreilles. Récapitulons : voilà deux combats d'évités assez adroitement ; celui du jardinier, ses poings ont empêché que je ne lui passe mon épée au travers du corps ; l'aveu de l'amour de mon maître vient d'appaiser la fureur d'Octave. Tout cela est fort bon ; mais il me reste encore le plus difficile à terminer. La divine Angélique prétend que, pour avoir sa main, je me trouve à un rendez-vous que Floricourt a donné à je ne sais qui ; mais je ne sais comment parer cette botte : d'un autre côté, je réponds du gant, sans quoi c'est sur moi que crève la bombe ; en le portant à mon maître, je crois pouvoir m'en garantir : quand à l'autre, je vais prendre conseil d'une bouteille de vin, et ensuite je ferai tout pour l'amour.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

[*Le Théâtre représente une forêt. Il est nuit.*]

ISABELLE, *seule.*

AMOUR, vois ce que tu me fais entreprendre ! Foible et tremblante, je me hasarde dans une forêt sous l'habit d'homme, avec une arme étrangère à mon sexe, pour épargner les jours de celui que j'adore. J'ai heureusement appris l'endroit du rendez-vous. Mon cœur bat d'une force..... Je suis prête à me trouver mal. Mes jambes fléchissent sous moi. Je n'en puis plus. La suivante de Floricourt, craignant pour son maître, m'a engagé de faire cette démarche, et je crois bien avoir commis une imprudence ; car que peut mon foible bras, munie d'une arme dont je ne sais point me servir : au contraire l'homme, dès sa tendre enfance, la prend pour son premier jouet ; il n'est pas étonnnant qu'il s'en serve avec tant d'assurance. Je crois entendre quelqu'un....., non....., ce n'est que des feuilles que le vent agite...., et cela me fait frémir. Quel sentiment vais-je donc éprouver à l'approche de mon ennemi ! Que dis-je ? Prenons courage ; c'est pour défendre les jours de ce j'aime : heureuse si, en mourant, je lui sauve la vie.....! On vient ; ne nous montrons pas d'abord.

SCÈNE II.

FRONTIN, ANGÉLIQUE, ISABELLE, *cachée.*

ANGÉLIQUE.

ALLONS, mon preux Chevalier ; vous ne marchez qu'en tremblant. Nous voici arrivés.

FRONTIN.

Que diable voulez-vous? je m'entortille les pieds dans ronces, les broussailles; ces maudits chicots me it reculer plutôt que d'avancer: on aurait bien dû auavant préparer le chemin, car ce n'est pas agréable s'estropier pour venir tuer un homme.

ANGÉLIQUE.

Soyez rassuré; vous voilà dans une place bien unie, et is n'avez plus rien à craindre.

FRONTIN.

Oh! je ne crains rien... (*A part.*) que la mort. udit amour! enragé d'amour!

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous?

FRONTIN.

e dis que je suis charmé que vous ayez pris ce moyen, r vous prouver mon amour.

ANGÉLIQUE.

n ce cas, je me mets à l'écart, parce qu'il ne faut que votre adversaire vous trouve en compagnie; il iroit que vous avez peur de lui.

FRONTIN.

l ne se tromperoit pas... je veux dire qu'il se tromait fort.... Où êtes-vous donc? Est-ce que vous partie?

ANGÉLIQUE.

e me retire seulement de quelques pas.

FRONTIN.

tes-vous loin? Je serois bien aise que vous fussiez z près pour voir la grace avec laquelle je vais le faire ter dans l'autre monde.

ANGÉLIQUE.

crois que je ferois mieux d'aller chercher de quoi le ter; car, si vous ne faisiez que le blesser, il faut oins avoir de quoi lui mettre une compresse.

FRONTIN.

Vous n'avez pas besoin de compresse ; car je lui une si grande ouverture, qu'il ne lui restera pas goute de sang dans les veines.

ANGÉLIQUE.

Je crois cependant qu'il ne seroit pas nécessaire tuer : il faudroit seulement lui donner une petite le pour lui apprendre à vivre.

FRONTIN.

Ma chère âme, vous êtes trop pacifique : vou feriez regretter d'avoir tant de valeur.

ANGÉLIQUE.

Je laisse la chose à votre disposition, et vous fe votre volonté.

FRONTIN, *à part.*

Ma volonté seroit de m'en aller.

ANGÉLIQUE.

Vous parlez si bas que je n'entends pas ce que dites.

FRONTIN.

Je dis que ma volonté est de l'expedier.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes bien cruel au-moins : mais je vous lais voilà l'heure qui s'avance.

FRONTIN, *à part.*

Et c'est celle de ma mort, grand Dieu !

ANGÉLIQUE.

Non, non, je ne quitterai point ces lieux : je me mettre derrière ce gros arbre. (*A part.*) A avertir nos gens.

FRONTIN.

Vous êtes là toujours ?

ANGÉLIQUE.

Oui, oui ; j'ai trop d'intérêt à voir votre triomphe.

SCÈNE III.

RONTIN, ISABELLE, *cachée.*

FRONTIN.

AH ! quel triomphe ! Allons, Frontin mon ami, du rage : ma valeur ne m'abandonne pas. Promenons-is ; faisons l'homme assuré. Chantons un petit couplet : ; l'on dit que celui qui chante dans le danger a plus r que celui qui l'attend de sang-froid. La belle An-ique ne m'a pas tenu parole ; elle s'est éloignée et me se seul. J'ai envie de m'assoir au pied d'un arbre : t bien penser, oui ; mais, si je m'endors, mon en-ii profitera de ce moment pour être mon vainqueur. n, tâchons de l'effrayer ; exerçons-nous ; faisons feu les cailloux avec ma lame, cela l'intimidera peut-. Je crois que j'ai tort : cela lui indiqueroit l'endroit je suis. Je ne sais quelle contenance faire. Je voudrois il arrivât ; je serais plutôt débarassé. J'ai parlé trop ; j'entends quelqu'un . . .

SCÈNE IV.

ISABELLE, FRONTIN.

ISABELLE.

ENTREVOIS quelque chose : ne seroit-ce pas celui je cherche ? Qui va là !

FRONTIN, *à part.*

Voilà mon homme. La peur me prend. Si l'on voyoit encore . . .

ISABELLE.

L'on ne répond point. Qui vá là !

FRONTIN, *à part.*

Il fait la petite voix pour faire croire qu'il a peur il est peut-être grand comme un diable ! tant mieux, épée passera par-dessus ma tête. Allons, il faut répond faisons la grosse voix : c'est Roland.

ISABELLE.

Vous tardez bien à répondre.

FRONTIN.

C'est que j'étois trop éloigné pour vous entendre.

ISABELLE.

Que venez-vous chercher ici ?

FRONTIN.

La vie ; et vous, la mort. (*A part.*) Bien répon Frontin.

ISABELLE.

Quel sujet vous amène ?

FRONTIN.

Je viens venger l'affront qu'un autre a reçu ; car m je ne vous en veux pas.

ISABELLE.

Ce n'est pas non plus vous que j'attends, c'est l Floricourt.

FRONTIN.

Supposez que ce soit moi. (*A part.*) J'aimerois mie que ce fût lui.

ISABELLE.

Je ne veux point de supposition : c'est de lui que reçu l'affront, et c'est de lui que j'en veux tirer v geance.

FRONTIN.

Il est vrai qu'il y auroit moins à craindre pour vo

ISABELLE.

Pourquoi ne vient-il pas lui-même ?

FRONTIN, *à part.*

Il a peut-être aussi peur que moi.

ISABELLE.

Hé bien ! répondez donc ?

FRONTIN.

C'est que . . . , quand il a des ennemis, ceux desquels il a juré la perte, c'est moi qu'il charge de les expédier.

ISABELLE.

Si cette cause l'a obligé de vous envoyer, je ne refuse point de me mesurer avec vous ; mais, si je croyois que ce fût par lâcheté, j'irais le trouver sur-le-champ, et je ne le quitterais point que l'un de nous deux soit hors de combat.

FRONTIN, *à part.*

Il me fournit un bon moyen pour me débarasser de lui. Oui ; mais Angélique est sûrement venue pour nous écouter : que faire ? . .

ISABELLE.

Vous réfléchissez ?

FRONTIN.

Oui ; je pense que je ne vous ai pas demandé si vous aviez fait votre testament avant que de mettre l'épée à la main.

ISABELLE.

Avez-vous fait le vôtre ?

FRONTIN.

S'il falloit que je fisse le mien toutes les fois que je me bats, il n'y auroit point assez de notaires dans toute l'Europe. Jugez du nombre des morts.

ISABELLE.

Je n'en aurai que plus de gloire, si je puis vous vaincre.

(FRONTIN, *à part.*

Il tient ferme.

ISABELLE.

Allons, l'épée à la main. J'y suis ; y êtes-vous ?

FRONTIN.

Je vous donne encore un moment de réflexion.

ISABELLE.

Elles sont toutes faites. En garde.

FRONTIN.

Vous y êtes ? je suis à vous. (*A part.*) Il n'y a plus moyen de s'en dédire ; allons. (*Il tire son épée.*) Mon bras, ménagez votre adversaire. (*Il porte des bottes.*) Une deux, une deux !

ISABELLE.

Approchez-vous donc ; je ne sens pas votre fer.

FRONTIN.

(*Il tourne de-manière qu'il se trouve à la place d'Isabelle.*)

C'est que je pare légèrement. Une deux, une deux, une deux !

ISABELLE.

Allons, ferme.

FRONTIN.

Quoi, vous n'êtes pas encore mort ? vous avez la vie bien dure : je vous ai déjà percé le corps de part en part plus de trente fois, j'en suis sûr.

ISABELLE.

Je n'en ai encore rien senti.

FRONTIN, *à part.*

En ce cas, je quitte la partie, et je me sauve ; en voilà assez. Angélique dira ce qu'elle voudra ; mais ma valeur ne sauroit en faire davantage.

SCÈNE V.

ISABELLE, *seule.*

MAIS vous ne croisez pas seulement le fer ; où êtes-vous donc ? Hé bien ? ... Je n'entends rien ; il aura pris la fuite .... Ah ! ah ! reprenons haleine : me voilà revenue d'une cruelle peur. Je ne me plaindrai pas ; j'ai sauvé les jours d'Octave, et j'ai tout fait pour l'amour. Mais il me semble entendre marcher : écoutons.

SCÈNE VI.

ARAMINTE, ISABELLE.

ARAMINTE.

JE crois que je ne suis pas éloignée du lieu du rendez-vous. Le ciel est si obscur que l'on voit à-peine à se conduire.

ISABELLE.

Il me semble que j'entrevois quelque chose. Que pourroit-ce être ? (*Elles marchent toutes deux et se rencontrent.*)

ARAMINTE.

Est-ce vous, seigneur Octave ?

ISABELLE.

Oui. (*A part.*) C'est Floricourt ! j'ai peur qu'il ne me reconnoisse.

ARAMINTE.

Vous voyez que je suis exact au rendez-vous ; vous ne craignez pas que je vous manque de parole.

ISABELLE, *à part.*

Le seigneur Roland a eu peur de moi, et il aura été le chercher.

ARAMINTE.

Vous ne dites rien ? Voulez-vous que nous commencions le combat ? (*A part.*) Est-ce que la peur l'empêcheroit de parler ? (*Haut.*) Allons, je suis en garde. (*Isabelle s'y met ; elle croise le fer sans rien dire.*) Amour ! donne-moi du courage !

ISABELLE, *à part, toujours en féraillant.*

Je tremble plus avec lui, qui ne dit rien, qu'avec le seigneur Roland, qui avoit l'air si valeureux.

ARAMINTE.

Je crois entendre marcher quelqu'un : Octave, rentrons ; nous recommencerons lorsque l'on sera passé. J'abandonne mon corps, je vous préviens. (*Elles se retirent.*)

SCÈNE VII.

OCTAVE, *seul.*

A ce qu'il me paroît, je suis le premier au rendez-vous. Si Roland n'avoit point porté mon gand, je m'en ferois rendre raison ; car je ne puis pas en vouloir à Léandre sans savoir s'il a reçu le cartel : je ne vois ni l'un ni l'autre. Floricourt m'avoit bien promis de venir ; mais il aura su que Roland m'avoit instruit que ce n'était point pour lui qu'il parloit à Isabelle, et que j'avois défié Léandre ; il aura pensé que cela ne devoit plus le regarder. Je vois presque que c'est moi qui serai dupe de trois personnes que j'avois à combattre ; je n'en verrai aucun. Je ne m'en retournerai pas que le jour ne soit venu ; car, de telle manière que ce soit, il doit en venir au-moins un : attendons patiemment.

SCÈNE VIII.

ARAMINTE, OCTAVE.

ARAMINTE, *revenant.*

Je n'entends plus rien ..... Octave, de quel côté êtes-vous?

OCTAVE.

Me voilà. Je commençois à craindre que vous ne vinssiez pas, et je vous attendois avec grande impatience.

ARAMINTE.

Ne vous ai-je pas dit que je m'éloignois à-cause du bruit que j'avois entendu?

OCTAVE.

Je ne vous ai point encore parlé.

ARAMINTE.

Il est vrai que vous avez tiré votre épée sans dire mot.

OCTAVE.

Moi, j'ai tiré mon épée? elle est encore dans son fourreau.

ARAMINTE.

Ne venez-vous point tout-à-l'heure de vous mesurer avec moi? et nous n'avons cessé que parce que nous avions entendu marcher?

OCTAVE.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

ARAMINTE.

Mais ma surprise est égale à la vôtre, et je ne sais avec qui je viens de mettre l'épée à la main.

OCTAVE.

Je vous jure que ce n'est point avec moi. Vous venez, dites-vous, de mettre l'épée à la main avec quelqu'un qui m'a dit son nom ?

ARAMINTE.

Je crû l'avoir mise avec vous, et je ne sais que penser.

OCTAVE.

Quoiqu'il en soit, vous n'êtes pas blessé ?

ARAMINTE.

Non.

OCTAVE.

Vous êtes venu dans l'intention de vous battre avec moi ? Mais je n'ai pas sujet de vous en vouloir autant que ce matin : je sais que vous ne parliez pas pour vous et que ce n'étoit que pour votre ami.

ARAMINTE.

Qui vous a dit cela ?

OCTAVE.

Suffit que j'en suis sûr.

ARAMINTE.

L'on vous a trompé, et j'ose vous assurer que j'étois le plus intéressé dans cette affaire ; d'ailleurs vous m'avez insulté, en doutant de ma bravoure, et je veux avoir raison de cette insulte.

OCTAVE.

Je ne vous refuserai point ; mais cela ne m'empêchera point de demander raison à Léandre. Allons, je suis à vous. (*Il met l'épée à la main.*)

ARAMINTE, *mettant l'épée à la main.*

Moi de-même. (*Ils se battent.*)

SCÈNE IX.

ARAMINTE, OCTAVE, ISABELLE.

ISABELLE.

J'entends le cliquetis des armes. Qu'est-ce que cela veut dire ?

OCTAVE, *toujours en se battant.*

Qui marche ! . . .

ISABELLE.

Dieu ! c'est Octave ! Que faites-vous ?

OCTAVE.

C'est Isabelle ! Mais que venez-vous chercher dans ces lieux, à l'heure qu'il est ?

ISABELLE.

Je venois détourner le malheur qui vous menaçoit et prendre votre place. C'est le bruit qui m'a fait cesser le combat.

OCTAVE.

Quoi, vous exposiez vos jours pour sauver les miens ? Ah ! femme incomparable, que ne vous dois-je point de cette imprudence !

ARAMINTE.

C'est avec vous que je me suis battue ? Je ne puis revenir de ma surprise.

SCÈNE X.

ARAMINTE, OCTAVE, ISABELLE, LÉANDRE.

LÉANDRE.

Me voici arrivé. Octave, êtes-vous là ?

ARAMINTE, *à part.*

C'est Léandre : je suis perdue.